

**CONSTITUTION D'UN CAPITAL PLURILINGUE  
ET ECONOMIE D'UNE IDENTITE  
PLURICULTURELLE : DEUX ETUDES DE CAS**

**Geneviève ZARATE**

Ecole Normale Supérieure de FONTENAY/ST CLOUD

Abstract

Using the theoretical criteria developed by P. Bourdieu to describe linguistic social behaviour (practices) and to build a sociology of culture, the article discusses the validity of two concepts present in the field of language didactics : those of " representation " and of " cultural capital ". Considering that contact with foreigners creates the epistemological conditions which bring about the objectivisation of the schemes that give birth to social reproduction, and that a reflexive approach helps question the opposition between "native" and " foreigner " on which part of language didactics is based, the article will show which are the methodological changes brought about when one places the notion of " representation of the foreigner " at the cross-point between languages and cultures, and in parallel the learner is viewed as the potential owner of a " pluricultural capital ".

Les trois concepts qui sont ici mobilisés pour analyser la constitution d'un capital plurilingue et l'économie d'une identité pluriculturelle sont ceux de capital, marché et lutte symbolique. Leur emploi sera exemplifié à partir de deux cas, celui de Mathias et de Maria. Cet article prolonge deux publications déjà faites en relation avec ce thème : l'une, issue d'un rapport présenté à la demande du Conseil de l'Europe<sup>1</sup> et publié depuis plus largement<sup>2</sup>, comportait un corpus de cinq histoires linguistiques ; l'autre explicite l'appareil théorique qui sous-tend le recueil des cinq récits, sous le titre *D'une culture à d'autres : critères pour évaluer la structure d'un capital pluriculturel*<sup>3</sup>. Cet article complète l'étude en proposant une analyse détaillée de deux des histoires recueillies.

## I. CAPITAL, MARCHÉ ET LUTTE SYMBOLIQUE

Pour saisir l'intérêt de ces trois entrées conceptuelles, restituons le contexte des questionnements qui ont présidé à leur origine. Le rôle de l'école est l'une des premières entrées, explorée par Pierre Bourdieu leur initiateur, pour questionner le fonctionnement de la société comme espace social. L'école française, à laquelle l'état républicain assigne une fonction sociale précise - donner une égalité de chances à tous, quelle que soit la position sociale d'origine - joue-t-elle effectivement ce rôle ? Ou, question inverse, comment les élites assurent-elles le maintien de leurs positions d'une génération à l'autre ? Plus généralement, quel est le rôle de l'éducation scolaire et non scolaire dans la capacité d'une société à se reproduire ou à se transformer ? Pour apporter des réponses à ces questionnements, P. Bourdieu utilise les concepts de capital et de marché, développant une métaphore empruntée au domaine de l'économie. Comme en économie, un capital n'a pas de valeur ontologique, mais

---

<sup>1</sup> Coste D., Moore D., Zarate G. (1996) *Compétence plurilingue et pluriculturelle*. Strasbourg : Conseil de l'Europe (CC-LANG (96) 24)

<sup>2</sup> in : Apprentissage et usage des langues dans le cadre européen. *Le Français dans le Monde. Recherches et applications*, Paris : Hachette, juillet 1998

<sup>3</sup> in : Billiez J. et Simon D.L. (coord.) *Alternance des langues : enjeux socio-culturels et identitaires*, LIDIL, N°18, novembre 1998, pp. 141-152.

celui-ci fluctue en fonction de sa valeur sur un marché donné. Le système scolaire est ainsi défini comme un marché sur lequel s'évaluent différentes formes de capitaux, où se monnaient certains peu cotés, d'autres affectés d'un prix élevé.

Ce que Bourdieu appelle un capital scolaire est ainsi un bien soumis à évaluation, un diplôme par exemple, parfois garanti, parfois disqualifié, quand il s'agit de compétences qui ne se sont pas imposées sur le marché éducatif et qui relèvent d'une culture dont l'école ne reconnaît pas et ne certifie pas la valeur. Dans *La Distinction. Critique sociale du jugement*, il met en relation les origines sociales et la façon dont est construite la compétence culturelle d'un individu. Il y montre également que le marché n'est pas une réalité abstraite ou globale, indépendante de toute intervention humaine concrète, mais se définit par une variété de positions. Certaines ont le pouvoir de réguler les fluctuations de ce marché, d'autres, plus ou moins sous l'influence de ceux qui ont le pouvoir de déterminer la valeur d'une compétence culturelle donnée, sont plus ou moins en position de prétendants pour faire évoluer les normes établies et conquérir ces positions d'influence. L'espace social selon P. Bourdieu est ainsi constamment animé d'équilibres instables menacés par les tensions internes et par l'introduction de nouvelles compétences, jusqu'alors externes à ce marché, encore rares et donc prisées.

Comment celui qui bénéficie d'une expérience plurilingue, capital constitué d'une addition de compétences dont certaines sont plus valorisées que d'autres, acquises ou non à l'école, joue-t-il la pluralité constitutive de son capital culturel ? Comment ce capital, qui peut donner droit à reconnaissance sociale à condition de renoncer à sa complexité, peut-il se monnayer au mieux, sans renoncer à cette diversité ? Le plurilingue, porteur d'un capital dont la composition est hétérodoxe, est partie prenante d'une lutte symbolique pour la reconnaissance de son identité dans son *intégrité*. Pour échapper au déclassement susceptible d'affecter tous ceux qui ne sont pas en conformité avec les

classements dominants, il est amené à occulter, contester ou redistribuer les catégories qui organisent sa trajectoire et lutte pour l'imposition d'un nouvel ordre où ses propriétés distinctives ne sont plus des stigmates mais, transfigurées, sont autant d'écarts qui lui apportent le profit symbolique de la distinction et de la rareté.

## **II. L'EXEMPLE DE DEUX TRAJECTOIRES**

Nous allons utiliser les notions de capital, marché et lutte pour la reconnaissance symbolique pour comparer les trajectoires de Mathias et de Maria et ouvrir un débat sur l'économie d'un capital plurilingue et pluriculturel et ses fluctuations sur différents marchés linguistiques. Pour ajuster ces concepts au champ de l'enseignement et de l'apprentissage de langues, je propose de définir le concept de capital plurilingue, en fonction de la trajectoire de vie d'un individu, de la nature et de la distribution des valeurs dans cet espace de vie personnel, de son capital linguistique et de ses modes d'acquisition, selon qu'ils sont, par exemple, plus ou moins marqués par l'apprentissage scolaire. Les conditions de formation d'un capital plurilingue et sa structure contribuent à expliciter les positions individuelles, effectives ou espérées, dans la lutte pour les positions les plus légitimes, lorsque le plurilingue circule entre plusieurs espaces sociaux. Pour illustrer l'efficacité de ces concept et montrer les phénomènes sociaux qu'ils peuvent mettre en lumière, je vous propose de nous appuyer sur deux exemples de trajectoires linguistiques et culturelles, celles de Mathias et celle de Maria que j'ai moi-même recueillies<sup>4</sup>.

Comparons les modes d'acquisition du capital culturel de ces deux plurilingues. Pour Mathias<sup>5</sup>, la relation à la diversité linguistique est un héritage dont il dispose : ses parents, et même la génération précédente, celle de la grand mère, ont une relation de familiarité avec le slovène, le serbe, l'italien,

---

<sup>4</sup> pour une restitution détaillée de ces parcours, se référer au numéro du Français dans le Monde précité. En annexe, une reprise sommaire des deux entretiens effectués en juillet 1996.

<sup>5</sup> Cf annexe 1.

l'allemand, l'anglais et le russe. Pour les parents, ce capital plurilingue n'est pas équilibré dans chaque langue, en particulier pour les langues apprises à l'école (russe, anglais). Par contre la relation est vécue comme "naturelle" en ce qui concerne le slovène, le serbe, l'italien et l'allemand qui reposent sur une réalité pluriculturelle familiale, qu'il s'agisse des pratiques quotidiennes effectives dans le pays ou travers les voyages de la famille hors frontières (l'Italie) ou motivées par le maintien d'un lien familial (l'Allemagne). Pour Mathias, la pratique plurilingue est un héritage qui ne se résume pas à la transmission d'une diversité linguistique, mais, et c'est là que se produit le travail symbolique, se transforme pour la seconde génération en une réalité "naturelle", c'est-à-dire qui ne fait plus l'objet d'un apprentissage volontariste, mais au contraire marquée par le désintéressement et la gratuité. Ses parents développent des stratégies de diversification de ce capital plurilingue pour leur fils. Celles-ci passent par un apprentissage à caractère scolaire en ce qui concerne l'anglais, faute de pouvoir recourir aux possibilités offertes par le système scolaire (on est en période de guerre froide) ou passent par les voyages, ce qui est le cas pour la découverte de la France. Les parents de Mathias ont eux-mêmes un capital familial géographique diversifié (certains membres de la famille habitent l'Allemagne, d'autres les États Unis et le Canada) qui induit une appréhension de la mobilité géographique largement ouverte à la dimension internationale. La sortie hors des frontières nationales n'est pas associée pour eux à une perte de sécurité. Le voyage en France du jeune Mathias avec sa mère le montre : sa mère voyage avec son fils, seul dépositaire d'une compétence linguistique en français, qui aurait pu sembler précaire, si la famille n'avait pas développé une relation dédramatisée avec l'étranger.

Mathias va modifier ce capital culturel qui lui a été transmis en en changeant la structure. Des deux langues qui lui ont été léguées dans une relation de familiarité (l'italien et l'allemand), il choisit de professionnaliser sa relation à l'allemand en poursuivant des études dans cette langue. Au bouquet de compétences linguistiques léguées par ses deux

parents, il y ajoute une langue, qui fait office d'outsider : le français. Alors que la guerre froide rend ces choix hasardeux, tout se passe comme s'il faisait un pari audacieux, visant à développer des compétences rares et risquées (une carrière professionnelle fondée sur le binôme français / allemand), mais qui recompose la cartographie des langues léguées par la génération précédente. La transformation de la donne géopolitique (la chute du Mur) vient, de façon imprévisible, transformer ces choix, effectués en l'absence de toute préméditation, en atouts : le français et l'allemand deviennent deux compétences, fortement légitimées, rares, donc soumises à une très forte hausse symbolique sur le marché national.

Si nous utilisons les mêmes outils sociologiques pour examiner comment le capital culturel de Maria<sup>6</sup> est structuré, nous obtenons une configuration très différente. Maria a un capital plurilingue géographiquement plus restreint que celui de Mathias. Elle entretient un rapport de familiarité avec sept langues du périmètre méditerranéen : le français, le latin, le grec ancien, l'espagnol, l'italien, l'occitan et le portugais. Cette relation de familiarité s'est élaborée selon des processus propres à chaque langue et qui se modifient dans le temps, en ce qui concerne le français et l'italien. Son capital culturel est donc très diversifié dans ses modes d'acquisition. Son accès à la culture française est à la fois le produit de la culture familiale qui, à ses yeux d'enfant, la dévalue socialement, et le produit d'une culture scolaire, progressivement valorisée par une certification scolaire, puis professionnalisée. Enseigner le français comme langue maternelle est un idéal pour Maria au moment où doivent s'affirmer ses choix professionnels. Sa relation au français est donc ambiguë et duale. Les études universitaires ne seraient qu'une modalité banale d'accès si elles n'ouvraient progressivement sur une identité peu à peu découverte : le latin et le grec sont la voie d'accès à deux cultures originelles et scolairement valorisantes, celles des "bons élèves". Elles sont le pendant positif d'une langue plutôt dépréciée sur le

---

<sup>6</sup> Cf annexe 2

plan scolaire, l'espagnol, supposée "facile" et donc stigmatisée des élèves en difficulté scolaire. Adhérant tout d'abord aux valeurs cotées sur le marché scolaire français, Maria corrige une erreur initiale de stratégie scolaire qui l'a fait opter pour l'espagnol, qu'elle répare en choisissant les deux langues les plus "nobles", le latin et le grec ancien, inutiles sur le plan des usages contemporains, mais qui lui permettent d'affirmer, sur le plan des valeurs scolaires, une distinction sociale dont elle n'est pas l'héritière.

La découverte de l'occitan, langue régionale, historiquement marginalisée dans la politique linguistique de la France marque une rupture absolue dans ses stratégies identitaires. Elle découvre un capital culturel dont elle ignorait qu'elle était détentrice et, se découvrant un passé, part à sa conquête. Elle mise ainsi sur un autre marché symbolique, très marginal et étroit au regard du marché national, et simultanément lance toutes ses forces dans la légitimation de ce capital à niveau régional et national. Ce combat symbolique pour la valorisation de la langue et de la culture occitanes est le chemin qui lui fait découvrir un autre combat, jusqu'alors trop proche pour être perçu : celui de l'héritage culturel paternel, familialement réprouvé, socialement stigmatisé, celui de l'Italie des immigrés. C'est par le biais de l'apprentissage scolaire adulte que se fait lentement la reconquête et la revalorisation personnelle de ce patrimoine symbolique, fondateur de la lignée familiale. Maria déserte le marché national des valeurs symboliques reconnues, déterminé par les compétences sociales et linguistiques attachées aux langues française, latine et grecque, pour en rejoindre un autre plus restreint, existant seulement à niveau régional, mais dont la structure est davantage en conformité avec celle de son capital familial. L'école est à la fois le lieu qui l'a détournée de la culture familiale et celui qui lui a octroyé la position d'influence lui permettant de mener à bien ce travail de revalorisation symbolique.

Mathias et Maria optent pour un marché très restreint au cours de leurs choix professionnels. Mathias écarte

l'anglais, pourtant présent dans son capital familial puisqu'une partie de sa famille habite aux États Unis et qu'il a appris très tôt à l'école. Maria renonce partiellement à un capital prestigieux, déjà validé sur un plan national, celui de professeur de français, latin et grec, pour un parcours plus conforme avec celui de sa trajectoire personnelle, en se reconvertissant à l'occitan. Tous les deux captent le profit d'une compétence rare : Mathias multiplie les contacts avec une clientèle touristique de passage, venue de l'Ouest, qui lui ouvre la porte étroite menant de l'autre côté du Mur. Maria résiste aux pressions sociales qui tiennent l'occitan pour un choix démodé et met toutes ses forces militantes au service de son renouveau.

### **III. Représentations et identité**

On pourrait être tenté de voir dans ces stratégies de réorganisation du pouvoir symbolique le fait d'un heureux hasard ou, figure inverse, de stratégies savamment concertées et planifiées. Mathias n'a-t-il fait que prévoir la chute du Mur et la victoire des valeurs de l'Ouest ? Maria est-elle l'héroïne qui, animée par un sens politique aigu, anticipe la reconnaissance des langues et cultures régionales par rapport auxquelles la France doit se définir en ratifiant la Charte européenne des langues et cultures minoritaires ? Ainsi posé, sous l'angle des choix politiquement gagnants, l'appareil sociologique de Bourdieu perd de sa force. En particulier, sous le seul angle des scénarios gagnants, disparaît la part de risque inhérente aux positions socialement marginalisées.

Du point de vue de ces acteurs, les positions sont adoptées en l'absence de toute conscience explicite. Ces choix sont vécus comme "naturel", allant de soi et témoignent d'une adhésion spontanée à un système de valeurs qui fonctionne au delà de toute conscience. Vécues sous forme d'aspirations, de désirs, ces trajectoires ne peuvent être réduites à des parcours prémédités, relevant d'un calcul stratégique explicitement construit. Il s'agit plutôt de choix enfouis dans une trajectoire familiale, qui s'imposent dans

leur nécessité et dans leur urgence. Ce n'est que dans le cadre d'une lecture a posteriori, pour un regard extérieur comme celui que nous portons sur ces vies là, ici et maintenant, qu'ils peuvent apparaître comme une construction savamment orchestrée. Dans une description compréhensive de l'action, comme le préconise Max Weber, ces choix sont plutôt l'objet de renoncements, de déchirures, d'arrachements aux pratiques les plus ordinaires, en principe orientées par le conformisme social. Cette dynamique qui s'impose en l'absence de tout calcul explicite est le produit des représentations que chacun a de la place qu'il occupe dans le monde social et donc de la perception qu'il a de son identité.

Ces choix, qui sont gagés sur le legs du passé ou sur les promesses de l'avenir, qui se donnent apparemment comme des décisions de l'instant (partir à l'étranger, faire le guide touristique pendant les vacances, apprendre une nouvelle langue hors du système scolaire), sont plutôt le produit d'une histoire familiale et sociale et s'enracinent dans la perception que les acteurs ont de leur devenir social, fondé soit sur le maintien de leurs positions acquises, soit sur la conquête de positions sociales nouvelles. Les choix, vécus comme spontanés, irréfléchis, sont le produit d'une histoire incorporée, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire invisible parce que seulement manifeste à leurs yeux sous forme d'évidence. L'identité est donc à la fois constituée de ces choix qui constituent l'ordinaire de la vie, vécus sous la forme de préférences, d'adhésions spontanées, de convictions et qui engagent à chaque fois l'individu dans un système d'appartenances multiples et dans une mosaïque de solidarités. C'est à travers l'infiniment petit des décisions quotidiennes que l'individu inscrit et modifie sa place dans l'espace social.

Les positions ne sont jamais données une fois pour toutes. Bien que les positions occupées dans l'espace social soient le produit d'une histoire, elles ne sont pas soumises à un déterminisme social qui leur affecterait une valeur fixe. Elles varient en fonction de ceux qui, occupant une position

de nouvel entrant, modifient les positions de ceux qui occupaient des positions périphériques, en fonction des transformations des positions dominantes de cet espace et des propriétés symboliques qui ont acquis une récente légitimité, en fonction de ceux qui, renonçant à faire valoir leurs propriétés désormais caduques, occupent une position déclinante ou les remettent en jeu sur un nouveau marché. L'identité est dans ce cas le fait d'acteurs sociaux, au sens latin du verbe *agere* (qui agissent), et non pas de sujets qui auraient à subir les effets d'une structure sociale qui les balloterait dans cet espace social, indépendamment de leur volonté.

Le vécu des propriétés physiques, et donc socialement indélébiles, telles que l'appartenance à un sexe, est lui-même la résultante des transformations de cet espace. S'il est quantitativement juste de dire qu'une position de femme a plus de chance d'être dominée par un homme qui, à propriétés égales, occupera une position plus haute, il faut également prendre en compte le fait que le combat symbolique qu'une femme doit mener pour faire reconnaître ses positions identitaires, et donc les propriétés sociales auxquelles elle s'identifie, est de nature spécifique. Si pour Mathias, le voyage en France, effectué en compagnie de sa seule mère, a été l'occasion d'une épreuve initiatique dont il se souvient encore (aller rechercher seul un parapluie oublié dans un magasin), le combat de Maria pour reconquérir une identité paternelle désavouée par son environnement familial et par un contexte national qui associe italianité et fascisme, est celui de toute une vie. L'arrachement aux valeurs familiales qui attribue au père tout un univers de significations négatives, est une épreuve que Maria assume par étapes. L'occitan comble d'abord l'espace irréductiblement fracturé entre le français, langue de prestige social et l'italien, univers de références réprouvé. L'occitan, et les positions militantes qui en découlent, lui donnent l'impulsion permettant de tenter la conversion symbolique de ce legs infâme en un héritage orgueilleusement assumé. Maria doit ainsi assumer ce que Bourdieu appelle dans *La domination masculine* un travail de déhistoricisation pour

rompre le fil de la reproduction sociale. Ce travail est double : celui qui consiste à recomposer une histoire familiale qui a occulté tout le pendant masculin de sa genèse, et celui qui consiste, en tant que femme, à s'imposer comme acteur féminin légitime dans un combat symbolique où une identité masculine est en question.

L'efficacité sociale du plurilingue dans la valorisation de la complexité de son identité dépend donc de la capacité qu'il se reconnaît à modifier ses positions dans l'espace social et de sa volonté à miser sur la stabilité de cet espace ou à en transformer la distribution.

#### **BIBLIOGRAPHIE**

BOURDIEU P., *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Éditions de Minuit, 1979.

BOURDIEU P., L'économie des échanges linguistiques in : *Langue française. Linguistique et sociolinguistique*. Paris : Larousse, N°34, mai 1977.

ZARATE G., Pour l'amour de la France : la constitution d'un capital pluriculturel en contexte familial in : Lefebvre M. L., Hily M. A. (dir.) *Les situations plurilingues et leurs enjeux*. Paris : L'harmattan, 1997 (Collection espaces interculturels).

## **ANNEXE 1**

### **MATHIAS**

Professeur slovène de français et d'allemand, Mathias se présente comme ayant appris l'anglais, le français et l'allemand et comme pratiquant l'italien, alors que sa langue maternelle est le slovène, langue dans laquelle il communique avec ses parents et dans laquelle il a été scolarisé à l'école primaire. Il a ensuite appris à l'école primaire le serbo-croate, "langue artificielle" dont il manie plutôt la version serbe.

Vivant à une dizaine de kilomètres de la capitale où il se rend régulièrement, il découvre l'anglais à huit ans (1970) à l'initiative de ses parents qui font venir un enseignant et qui ouvrent ce cours à d'autres enfants. Il le suit pendant quatre ans et fera fructifier ce capital au lycée en prenant l'anglais comme première langue de quatorze à dix-huit ans. Il étudie également le latin. Il commence les études de français à quatorze ans, une langue qui est le seul choix possible dans un établissement d'abord réputé pour ses cours d'anglais. Il commence l'allemand à l'âge de dix ans, à raison de deux heures par semaine, dans une école privée de la capitale pendant trois ans, puis sous forme de cours privé. Pour suivre ce cours, il rend seul en bus à la capitale. Il apprend le serbo-croate pendant deux ans à l'école primaire, un capital entretenu plus tard en tant que guide touristique et pendant son service militaire à Belgrade mais plutôt délaissé maintenant.

Enfant, il regarde la télévision italienne, sa grand mère lui chante quelques chansons italiennes apprises pendant la seconde guerre. Tout se passe au début "au niveau affectif, émotionnel". Pendant son enfance les déplacements d'une journée dans les régions frontalières sont fréquents : Trieste, Klagenfurt, l'Autriche... Quand le change le permet, la famille se rend fréquemment en Italie pour y faire des courses ou pour les vacances. L'italien est ainsi une langue apprise sur le tas et maintenue grâce aux fréquents déplacements dans

ce pays où il se sent bien. À douze ans il se rend à Munich avec ses parents où vivent des membres de la famille paternelle. Grâce à lui, se maintiennent les contacts avec la famille de Munich auprès de laquelle il effectue des séjours réguliers chaque année jusqu'à l'âge de vingt ans. L'allemand ne sera jamais une langue apprise à l'intérieur du système scolaire et restera toujours une langue associée au contexte familial. Le premier grand voyage, défini comme "une aventure parce qu'on ne connaissait personne", il l'effectue en avion seul avec sa mère à Paris, après deux ans et demi d'apprentissage du français au lycée. Il est le seul à se débrouiller dans la langue du pays visité et se souvient d'un épisode de parapluie oublié qu'il a dû aller rechercher seul dans un restaurant.

Sa mère parle l'italien et l'anglais et son père se débrouille en allemand, tous les deux parlent le russe, sans pour autant se sentir à l'aise dans ces langues. Quelques oncles habitent en Californie et au Canada mais il ne leur a jamais rendu visite.

C'est à l'occasion d'un échange avec une correspondante française qu'il effectue son premier séjour seul en France à dix-huit ans, suivi d'un voyage en Grande Bretagne. Pendant les vacances universitaires, il fait fonction de guide en Yougoslavie pour des groupes français, anglais, américains, israéliens... Là il rencontre des clients qui lui proposent de l'héberger dans leur pays. Ainsi se développent les séjours en France et en Grande Bretagne. C'est à cette époque que les voyages qu'il effectue seul seront placés sous le signe de l'indépendance familiale et de la liberté sentimentale. Il choisit de valoriser sur le plan professionnel deux des langues qu'il maîtrise, le français et l'allemand, un choix rare qui est plutôt au départ un handicap car il n'existe pas de chaire disponible ainsi intitulée. Il maintient le contact avec la langue française en donnant des cours privés ou à travers ses relations personnelles avec l'ambassade de France. Assistant à l'université, il estime bénéficier d'une position valorisée dans la société slovène et être en cours de reconnaissance universitaire.

## ANNEXE 2

### MARIA

Maria habite actuellement le sud de la France, à Sète dont elle est originaire. Elle se présente comme un professeur d'occitan et de français. L'ordre dans lequel ce double attachement professionnel est présenté lui est particulièrement sensible. L'occitan est un "choix idéologique, personnel, culturel qui engage ce que je suis". Alors que la licence d'occitan n'existait pas, elle est recrutée en lettres, mais assure un enseignement d'occitan depuis plus de vingt ans et, quand l'occitan n'avait pas rang de discipline scolaire, de façon bénévole. Elle passera le premier concours de recrutement qui se met en place dans cette discipline en 1991, consciente que ce choix lui ferme toute perspective d'évolution dans sa carrière professionnelle puisque des concours administratifs de plus haut niveau, auxquels elle pourrait prétendre, n'existent pas. Sa relation à l'occitan est née d'une prise de conscience brutale, "merveilleuse, miraculeuse qui m'a renvoyée à moi-même", "comme un électrochoc" : "à la fac, à vingt et un ans, j'ai entendu parler dans un amphi dans lequel je suis rentrée par hasard, une langue que je n'identifiais pas, que je comprenais et qui remuait en moi des choses très profondes que je n'identifiais pas non plus".

Les langues de son enfance ont été le français "entre guillemets, parce que ce n'était pas le français standard", alors que le grand père paternel parlait italien et la famille maternelle, occitan. À l'école, elle découvre le français académique et rejette ces deux langues qu'elle comprenait sans le savoir. Se présenter comme la fille d'un père d'origine italienne et d'une mère française est une identité qui ne lui est acceptable que depuis très peu de temps, après qu'elle ait fait la "reconquête d'une dignité que l'école lui refusait". De l'exigence scolaire, elle a retenu qu'elle se devait "d'écrire comme les plus grands écrivains et de ressembler à son professeur de lycée". Au lycée, à dix ans, elle a épousé le choix de ses parents qui lui ont fait choisir l'espagnol "parce

que, selon eux, l'espagnol était plus facile pour elle et plus proche géographiquement", l'anglais étant considéré comme une langue non seulement linguistiquement difficile, mais aussi socialement distante pour une fille d'ouvriers qui avait des espérances scolaires. Elle entreprend également des études de latin puis de grec au lycée. À l'université, elle fait une année de portugais pour sa licence de lettres, et tous les certificats d'occitan existants dans sa faculté. La rencontre avec l'occitanisme "renvoie à ce que mon passage par l'école a occulté, ce que j'ai occulté pendant des années.... Cet occitanisme représente ma raison d'être et de vivre". Depuis deux ans elle a repris des études d'italien dans un cours privé qu'elle suit avec beaucoup de sérieux, bien qu'il n'y ait plus de membres de sa famille paternelle avec lesquels elle puisse converser.

Son père, treizième enfant d'une famille calabraise émigrée en France, se voit accorder la chance de mener des études qui l'amènent jusqu'à un CAP de mécanicien. Alors que son propre père occupe la place du patriarche dans la lignée familiale, il se tient à l'écart de la communauté de pêcheurs italiens émigrée à Sète, soucieux de préserver les gains symboliques de sa réussite professionnelle et marqué par son mariage avec ce que sa famille appelle "la Française". La tradition italienne est maintenue cependant maintenue dans le foyer malgré l'opposition tacite de la maman et son refus d'une culture italienne ouvertement méprisée dans le contexte de la Seconde Guerre Mondiale : elle se manifeste par les fêtes familiales et religieuses, par les règles de don et par les pratiques culinaires que la maman apprend de son beau-père. Maria n'a repris pour elle que certaines de ces pratiques culinaires mais les vit cependant comme étant plus méditerranéennes qu'italiennes.